

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 50 fr. Six mois... 30 fr. Trois mois... 20 fr. Chèque postal Lorient 456-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Anarchistes, prenez vos responsabilités

Mis en face de la situation très périlleuse dans laquelle se trouvait à ce moment-là le *Libertaire*, le Congrès extraordinaire du 24 février prit des décisions susceptibles de sauver l'organe anarchiste.

A ce congrès tout fut envisagé, même la disparition du quotidien et sa transformation en hebdomadaire au cas où le déficit journalier ne parviendrait pas à s'éteindre.

Un délai avait été fixé, ou plutôt le Congrès décida qu'une somme de quarante mille francs devait être sauvegardée pour permettre — si cette solution s'imposait — le relancement dans de bonnes conditions de l'hebdomadaire et pour donner à son administration la possibilité de servir d'office le nouveau journal aux abonnés au quotidien jusqu'à épuisement de leur compte. C'était logique et honnête.

Inutile de vous rappeler, camarades, qu'à partir du 24 février le déficit du quotidien anarchiste alla chaque jour en diminuant, au point de n'être plus, il y a trois semaines, que de deux cent cinquante francs.

Souvenez-vous de notre joie lorsque nous vous apportâmes cette heureuse nouvelle ! Hélas ! le dévouement des copains diminua en même temps. Les abonnements que l'on était en droit d'espérer nombreux se firent plus rares, les souscriptions de tous les jours furent moins fortes ; et le déficit ne baissa plus, il remonta.

Il remonta au point d'inquiéter le Conseil d'Administration, qui se réunit extraordinairement avant-hier.

Votre quotidien est en péril, il va mourir.

Car, après avoir mis de côté quarante mille francs — non pas seulement quarante mille — pour assurer la vie de l'hebdomadaire, notre trésorier ne possédait plus que quelques billets,

juste de quoi couvrir le déficit du journal durant une douzaine de jours.

Le *Libertaire* allait-il disparaître — et disparaître en pleine foire électorale alors que les affiches antiparlementaires de l'Union Anarchiste annoncent sa quotidienne parution ?

Non ! Et des amis, immédiatement réunis, firent un sacrifice ultime et rassemblèrent quelques milliers de francs afin que notre organe tienne le coup pendant toute la période électorale et continue de « sonner » les politiciens de toutes couleurs. Ils ont aussi offert ces quelques milliers de francs pour que le *Libertaire* quotidien ait le temps de tenter sa dernière chance.

Lisez donc bien :

Le *Libertaire* cessera d'être quotidien le 20 MAI PROCHAIN si à cette date son déficit n'est pas complètement réduit.

Camarades anarchistes, nous vous demandons sincèrement si vous serez les fossoyeurs d'une œuvre mise pourtant si péniblement sur pied. Car c'est vous, vous seuls, qui serez les auteurs de cette catastrophe.

A vous de répondre, et d'agir pendant ce mois si le cœur vous en dit.

Mais nous vous prévenons que nous n'aurons plus par devers vous allure de mendiants. Nous voulons bien sauver le quotidien, mais ce ne sera possible que si vous nous aidez. Et si vous ne le faites pas, c'est que vous vous moquez du *Libertaire*. Comment supposer par exemple que des acheteurs au numéro ne parviennent point, en plusieurs semaines, à amasser le montant d'un abonnement pour le journal.

Allons, camarades, de la franchise entre nous.

Abonnez-vous au quotidien, versez à la souscription, sinon, le 20 mai, c'en sera fait d'un outil de propagande qui était appelé à rendre d'importants services à la cause des gueux et à notre belle Anarchie.

Le Conseil d'Administration.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Ouvrons le ban avec la réponse d'un élu municipal : Grosbois, ouvrier mécanicien et conseiller de Boulogne. Cette épître fait montre d'un état d'esprit assez rare chez un élu, et nous formulons le vœu le plus sincère pour sa réélection, car il a pu garder sa combativité d'ouvrier, et il est certain qu'un trop long séjour dans les assemblées de politiciens lui ferait perdre :

16 Avril 1924.

Camarade Rédacteur,

J'ai bien reçu, il y a un mois, votre questionnaire, et je vous assure qu'après ce délai, il n'est encore difficile de répondre. A la première question, vous me demandez quel est le plus méprisable de tous les politiciens en vue et ce à une époque où, vous le savez, la grande majorité de nos parlementaires a laissé la politique d'idée pour celle d'affaires et où l'homme qui rit devant les morts avoue ses ménagements à celui qui pleure à Strasbourg.

A la deuxième question, vous me demandez quel est le plus dangereux des partis socialistes ? Vous savez bien comme moi qu'il n'y a plus, à vrai dire, de parti, mais des équipes qui n'offrent plus aucun danger.

V. Grosbois,
Ouvrier mécanicien,
Conseiller municipal de Boulogne.

Notre deuxième correspondant s'exprime en vers, et nous donnons à nos lecteurs la réponse en extension, dans laquelle notre camarade Fournier laisse libre cours à sa fantaisie poétique :

Ce Libertaire en a de bonnes,
Qui voudrait mon opinion
(Mon cher journal, tu déraisonnes !)

Sur le degré d'abjection
De tous nos politiciens !
Autant vaudrait assurément
Nous demander si la colique
Est préférable au mal de dent,
Ou — question pas plus étrange
Ni plus difficile après tout —
Si je pense que la vidange
Pue moins à Paris qu'à Moscou !
Ce Libertaire en a de bonnes !
Pauvre ingénu
Trop saugrenu,
Je crois bien que tu déraisonnes !

Ce Libertaire en a de bonnes,
Qui voudrait aussi mon avis
(Ah ! plus de doute, il déraisonne !),
Entre tant d'ignobles partis.

Sur celui, pour le prolétaire,
Qui voudrait aussi mon avis
Ce point me semble, ô Libertaire,
Plus que l'autre encore épineux :
Autant vaudrait que l'on l'indique
A quelle sauce il est plus doux
D'être mangés par cette clique !
Merci, mon vieux. Très peu pour nous !
Ce Libertaire en a de bonnes !
Et comme on dit
Dans le Midi :
Ce Libertaire en a de bonnes !
E. FOURNIER.

Toujours le même son de cloche avec l'ami Lefèvre, de Reims. Nul ne s'y est mépris, notre Concours-Enquête atteint bien le but qu'il s'était fixé : Clouer au pilori ces marchands de boniments qui empoisonnent le pays de leur malversation :

Abstentionniste de toujours, je suis bien mal qualifié pour trouver un nom plus méprisable parmi la bande d'aigneins en politique et désigner le parti le plus dangereux.

Néanmoins, mon choix est tout indiqué pour la première question, en me plaçant sur un terrain humain : POINCARE présidait les destinées du pays en 1914 ; il symbolise la guerre, il a sur la conscience 15.000.000 de vie humaines ; d'autres, à sa place, auraient peut-être fait la même chose ? Je ne veux pas présumer. Le fait est là tout sanglant. C'est donc lui que j'indique.

Pour la deuxième question, je conserve le même point de vue : les ARAGOUINS, ou Bloc National, sont les plus dangereux du moment, puisque détenant le pouvoir. Les radicaux, les socialistes, les communistes, demain seront peut-être aussi dangereux. Là non plus, je ne présume pas. Ceux-là sont un parti de guerre du moment ; les autres, c'est le futur, n'en parlons pas aujourd'hui, puisque l'on doit répondre sur un point précis et que le temps nous manque pour les mettre tous dans le même panier.

A. LEFÈVRE
(Reims).

Et enfin, terminons, pour aujourd'hui, notre publication par cette réponse de René Meyer, avec qui nous nous sentons en communion complète d'appréciation :

L'homme politique le plus méprisable ?

Pourquoi cette question ? Pourquoi, elle est insoluble : je ne puis le désigner. Pourtant, en ce moment, quelques noms me passent dans la tête. Non, je n'en désignerai aucun. Pas de différence entre ceux qui ont eu le pouvoir et les autres. Tous n'ont qu'un but : Bien vivre, sans inquiétude si le voisin en crève.

Le parti politique le plus dangereux ? Tous, encore. Mais là je ferai une nuance. Royaliste, républicain, socialiste, etc., etc., ceux-là nous pouvons les apprécier ; leurs états de service nous permettent de les confondre. Reste un en France que nous n'avons pas eu le « bonheur », disent-ils, de voir à l'ouvrage. Celui-là est le plus dangereux, car il nous berce d'illusions, comme ses prédécesseurs l'ont fait d'ailleurs aussi à leurs débuts. Conclusion aux deux questions : Pas de fêches, pas de parti pris et je fais mien ce principe : L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

René MEYER.

Demain, nous donnerons des réponses aussi suggestives que celles publiées jusqu'aujourd'hui.

La campagne antiélectorale s'annonce bien, puisque tous nos correspondants semblent être d'accord pour stigmatiser l'ensemble des politiciens.

Allons ! la Raison n'a pas complètement perdu ses droits de cité !

Eclaircissements

Notre camarade Bertoni, dans le « Réveil de Genève », reproduisant l'insidieux papier de la « Jeune République », qui mettait en parallèle le « Libertaire » et l'« Idée anarchiste », le commente à son tour dans ces termes :

« Ce procédé de louer les uns pour mieux pouvoir dauber sur les autres, nous a toujours écoeuré. Inutile de dire que si nous avons cru devoir prêter notre concours à quelques camarades français pour la publication d'un nouvel organe, ce ne fut nullement par haine du *Libertaire* quotidien dont nous avons aussi souscrit quelques actions, mais simplement parce que nous croyions à la nécessité d'une large discussion critique d'idées, à laquelle un quotidien ne pouvant publier de longs articles et obligé de s'occuper surtout d'actualité se prête mal.

« L'insinuation que le *Libertaire* ferait le jeu de la réaction et même serait payé pour le faire, est de celles qui ont été le plus souvent répétées contre les journaux anarchistes, surtout en période électorale, par des politiciens enragés de voir toutes leurs combinaisons également méprisées par nous. Ce serait ridicule de s'en émouvoir outre mesure et de s'y attarder. Les individus en mal d'élections ne peuvent que bayer et se salir, ainsi eux-mêmes. Ils paraissent encore plus hideux qu'à l'ordinaire, mais les électeurs doivent vraiment avoir un penchant spécial pour la haine, comme le pensait Mirbeau.

« Passons. Pour ce qui est de l'idée anarchiste, nous tenons à déclarer que le point de vue de Content n'est nullement le nôtre. Nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir ; mais en attendant nous approuvons sa publication, comme de nature à provoquer d'utiles réflexions.

« Quant au réformisme de Malatesta, il est bon de souligner pour la centième fois que notre camarade ne croit à la possibilité de l'œuvre des réformateurs qu'à la suite d'une révolution dont il faut s'occuper avant tout.

« Pour mon compte également, je n'ai pas cherché les sentiments qui peuvent aider à une évolution, mais à une révolution. Tant que l'ancien ordre n'est pas fortement ébranlé, il n'y a aucune possibilité de travailler matériellement à un ordre nouveau.

« Forces et raisons matérielles et morales sont à notre avis également nécessaires pour l'œuvre d'émancipation du travail et des travailleurs. Mais, bien entendu, nous ramenons le tout aux nécessités de l'existence quotidienne, d'abord, et jamais nous sortons ensuite des réalités pour nous livrer aux abstractions.

« Ces éclaircissements nous ont paru nécessaires pour ne laisser subsister aucune équivoque. » — L. B.

Ces éclaircissements du bon militant de Genève sont de nature à faire réfléchir quelque peu les « révisionnistes » à la Content. Quant à nous, nous savions bien d'avance que la collaboration de Bertoni à l'« Idée anarchiste » n'impliquait pas son adhésion aux divagations des antirévolutionnaires votards. Le Bloc des Gauches n'aura pas plus cette voix-là que celle des collaborateurs du « Libertaire ».

GROUPE DE MARSEILLE

GRAND MEETING pour l'Amnistie

Demain Dimanche, à 10 h. du matin
Salle Ferrer, Bourse du Travail

Orateurs :

CHAZOFF et Germaine BERTON
BOISSON, du Bâtiment ;
Jean MARESTAN, publiciste ; etc.

Acher a-t-il été gracié ?

C'était hier vendredi-saint que le roi d'Espagne (!) devait signer la grâce de J.-B. Acher. A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas encore quel est le sort de notre camarade. Nous espérons que la décision qui aura été prise à son égard aura rectifié le jugement inique qui l'a frappé au mépris de toute justice, de toute légalité.

Le roi d'Espagne, Primo de Rivera, nous dit, persistera-t-il dans le sinistre projet d'exécuter un innocent, coupable seulement de lutter, par le crayon, contre les forces d'oppression qui tiennent courbés le peuple d'Espagne sous la botte de Primo de Rivera ?

Acher avait pris, en d'autres temps, la résolution formelle de consacrer toute sa vie contre l'iniquité, l'injustice, l'oppression. Pourquoi fallait-il prendre tout de suite, dès les premiers pas de cette vie qui s'offrait en holocauste sur l'autel de la raison pure, avant que l'ardeur qui l'animait ait jeté ses plus belles flammes et fourni au monde le témoignage du génie qui vivait en lui ?

Est-ce que le crayon d'Acher était si redoutable que sa disparition, (sa suppression plutôt) s'imposait avant qu'il en ait constitué l'œuvre que cette âme d'artiste n'eût pas manqué de nous donner ?

S'est-on débarrassé d'un ennemi, ou a-t-on pensé nous priver du plaisir tout spirituel dont nous aurions pu jouir en contemplant l'œuvre de l'artiste éminent avant qu'elle ait pu librement s'épanouir ?

Car il y a de tout cela dans ce monstrueux procès qui peut faire époque dans l'histoire du règne d'Alphonse. Il y a la haine du penseur libre, de l'homme désintéressé, la vengeance des forces d'oppression contre celles de libération, l'inimitié qui sépare les bons des mauvais et pousse ceux-ci à se coaliser pour la destruction des autres ; il y a enfin la vengeance de l'ennemi contre l'homme viril, et par-dessus tout il y a un homme qui est condamné à mort parce qu'il pensait !

Mais J.-B. Acher, Shum « le Poète », est au-dessus de la fourbe de ses accusateurs, de ses assassins. Son esprit élevé plane au-dessus des misérables accusations dont on a cru l'accabler. Même s'il est exécuté, son souvenir planera au-dessus des misérables confidences humaines pour servir de modèle aux jeunes générations avides d'idéal et de liberté.

Sa vie malheureuse, pleine de déboires, démontrera la force de caractère de l'homme de haute valeur, au point de vue moral comme au point de vue physique, qu'était notre jeune camarade. Après avoir travaillé toute une journée à l'état, il était métallurgiste, il prenait le crayon et se consacrait au dessin dont il avait la vocation. Rien ne pouvait le distraire de ce but élevé d'artiste qu'il poursuivait. Il était un des rares qui avaient su associer l'ardeur de ses idées avec l'exercice d'un talent qui devait l'élever au-dessus du commun. Et de ce crayon qu'il savait manier avec une précision extraordinaire, il fustigeait vigoureusement toutes les forces d'oppression qui s'abattaient sur son pays, dénonçant le crime, l'iniquité, l'injustice, le mensonge dont notre société aveugle est si prodigieuse.

Nous ne pouvons concevoir qu'une telle force de clarté, de générosité, de bonté soit brisée par la poignée de malfaiteurs puissants qui veulent éteindre au monde tout ce qu'il peut y avoir de beau et de bon.

Nous espérons que notre courageux camarade sera rendu à la vie, à la liberté, à l'exercice de ses nobles facultés qui n'ont d'autre but que de rendre possibles la libération des malheureux et le bonheur de toute l'humanité.

A cette cause, J.-B. Acher, Shum « le Poète », s'était consacré exclusivement. Il ne poursuivait pas d'autre but. Il aurait pu acquiescer, par la valeur de son art, la gloire et la richesse qui sont le prix de ces trafics si nombreuses qui poussent ces éléments, issus de peuple, mais mieux doués que leurs camarades, à consacrer, pour l'argent, le peu de talent dont ils disposent à cette contribution malhonnête qui fait perdurer cette société pourrie de crimes et de mensonges, en laissant croupir dans la misère et l'ignorance leurs anciens compagnons de souffrance. Acher valait mieux que cela. Il avait compris que le seul but de l'humanité, sa seule fonction historique, était de s'élever continuellement, de génération en génération, par la beauté et la bonté pure, vers la perfection absolue de l'individu. Il l'avait si bien compris qu'il s'y était donné tout entier sans rien renier de ses origines, en continuant de partager la misère des hommes, en essayant de l'adoucir par son généreux désintéressement.

Et c'est là l'homme que l'on veut supprimer ? C'est cette source de clarté que l'on veut tarir ? C'est ce flambeau lumineux que l'on veut éteindre ? Bien que cela ne soit pas fait pour nous étonner, notre esprit se refuse à accepter l'éventualité d'une telle monstruosité. Nous persistons, malgré tout, à croire qu'au dernier moment le Directoire reculera devant l'accomplissement de cette fatale sentence et n'exigera pas de la chiffe molle qui trône, par procuration, sur le trône d'Espagne une décision qui puisse augmenter encore l'horreur qu'elle nous inspire au souvenir de l'exécution de Ferrer.

Nous pensons que la royauté loge saura réagir contre le courant qui lui est im-

mé par ceux qui le bravent et qu'elle pourra les contraindre à accepter la grâce du valeureux camarade J.-B. Acher, Shum « le Poète ».

Nous voulons espérer de cet avorton un geste d'humanité, un cri de révolte contre la pléthore de crimes qui aura ensanglanté son règne du sang des nombreux camarades tombés en Catalogne, ou ailleurs. Nous voudrions qu'il eût le courage de crier à ses proches : « Assez de sang ! assez de crimes ! »

Et ce n'est pas encore ce geste, humain entre tous, qui pourra effacer de l'histoire le qualificatif qui lui convient si bien : « Alphonse, l'assassin ! » La mort de Ferrer et celle de milliers d'autres ne trouveront pas, dans ce geste, l'excuse qui pourrait nous les faire oublier. Et nous attendons, dans l'angoisse, la nouvelle qui doit nous réjouir en nous consternant. Et si le roi d'Espagne confirme la décision des somnambules, nous saurons ici prendre les mesures qui s'imposent pour que justice soit rendue à notre cher « Poète ».

Le Comité pro-Acher.

Pour le « Poète »

Nouvelle victime du « dictateur de carnaval », J.-B. Acher symbolise, en face de la bête grégaire, la beauté de la conscience individuelle... Ne pas prendre sa défense, quand ses bourreaux s'apprêtent à l'assassiner, ce serait une lâcheté. Il ne représente pas pour nous, intellectuels, le Poète ordinaire, valet de l'opinion et de l'autorité. Il est le vrai Poète, le poète — homme qui ne se contente plus de rêver, mais qui par l'action prolonge son art dans la vie, il sied de l'arracher à la mort qui le guette. Puissent les écrivains qui ont conscience de leur véritable rôle parmi les hommes ne pas se rendre responsables par le silence de ce nouveau crime bourgeois.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Nous publierons les réponses qui nous parviendront à la suite de l'appel de Gérard de Lacaze-Duthiers.

Le garrot

Depuis des semaines et des semaines, l'œil hagard fixé sur la porte de sa cellule, l'homme que la Justice frappa attend ceux qui viendront s'emparer de lui pour le conduire au fatal poteau.

Des pas lourds ont brisé le silence du couloir. Le condamné, le masque tragiquement crispé, l'oreille tendue, s'est dressé sur son maigre grabat.

Tant de fois il a subi de semblables alertes, depuis l'instant de sa condamnation, que farouchement il veut s'accrocher encore à un espoir.

Des bruits de toux mal étouffés, un cliquetis de clefs. Les promeneurs nocturnes s'arrêtent devant la porte de la cellule.

Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est l'angoisse de l'attente... lorsque le geôlier essaie sa clef, avant de pouvoir l'introduire dans la serrure. Il semble alors au condamné que cette clef est une arme quand lui retourne dans le cœur pour prolonger son supplice.

Et puis, il y a dans l'encadrement de la porte, enfin ouverte, l'apparition solennelle des fonctionnaires qui viennent prendre livraison de la proie qui leur a été désignée.

Et ces hommes se regardent : Lui, la victime, eux, les bourreaux. Le cortège est épouvantable à voir ainsi sous la lueur blafarde de la lanterne balancée au bout du bras d'un geôlier. D'autant plus épouvantable qu'en plus des personnages laïques on a adjoint au cortège un prêtre...

Repentez-vous, mon fils. La miséricorde de Dieu est grande : il ne vous abandonnera pas.

Et, c'est ensuite l'effroyable calvaire tout le long des couloirs interminables de la prison, pour aboutir à la mise en chapelle.

La mise en chapelle... quelle dérision ! En admettant qu'il y ait un dieu, que pourrait faire le misérable qu'on a traîné dans cette sentine, sinon de le maudire et, s'il n'avait pas la tête recouverte d'une cagoule, de cracher à la face de son icône clouée le long du mur de l'autre à momeries ?

Si le patient fait le récalcitrant, on l'oblige avec brutalité à ployer les genoux.

Et c'est, pendant des heures, l'égrainement hallucinant de la prière des morts que les récitants marmonnent pour l'agonisant.

De profonds...

— Seigneur, Seigneur... Nous sommes de grands coupables ; ayez pitié de nous...

« Viens sainte, très noble et très

pure... priez pour nous...
« Jésus tomba pour la troisième fois, et le sang de ses plaies s'égouttait sur la poussière de la route... »

Et cet autre martyr est là, agenouillé sur les dalles de marbre, et on lui répète, sur un air funèbre, que tout à l'heure, comme Jésus, il va mourir par la volonté des hommes.

Il va mourir.
Et encore la promenade trébuchante à travers les couloirs aux murs visqueux d'humidité, et puis voici la chambre de supplice, où des hommes au visage impassible d'inquisiteurs attendent.

Tandis qu'on installe le patient sur le tabouret, un huissier nasillard balbutie la sentence annonçant qu'un homme, avec l'agrément de sa très Gracieuse Majesté, et au nom de la Justice, est retranché du nombre des vivants.

Si le condamné est considéré comme dangereux, et que l'on craigne qu'il ne profère des injures contre ses tortionnaires, on le bâillonne. C'est donc dans le silence qu'il mourra.

Et puis, il y a le garrot d'acier, et le mouvement du bourreau qui, derrière le poteau, serre la vis...

Le condamné se tord désespérément dans ses liens. On entend un craquement d'os broyés, le souffle haletant de celui qu'on étrangle... Du sang jailli de son nez, de sa bouche et de ses oreilles, s'écoulant sous la cagoule, inonde sa poitrine.

Parfois, la séance diabolique se prolonge au delà du temps normalement prévu... C'est que, par sadisme, pour son plaisir personnel, et pour celui des officiels qui assistent à l'opération, le bourreau n'a serré que lentement... lentement, la vis du garrot.

Brutus MERCEREAU.

DANS les CABARETS

AN CARILLON

Le rôle d'un anarchiste qui assiste à un spectacle pour rendre compte à ses camarades de sa valeur au point de vue social et artistique, est tout différent du rôle de celui qui, pour une feuille de publicité, met un frein à ses jugements, — la question commerciale l'emportant forcément sur l'esprit de critique. Au *Libertaire*, rien de semblable. Il est utile de dire cela pour couper les ailes à certains canards.

Depuis que j'ai accepté de m'occuper de ce qui se passe dans les cabarets artistiques, j'ai eu la chance de rencontrer dans tous ceux que j'ai visités et sur lesquels j'ai donné mon appréciation, un état d'esprit, je ne dirai pas révolutionnaire, mais satirique, cinglant les puissants, les gouvernants, tous ceux, enfin, dont la bêtise humaine a consacré la « gloire » ou plus simplement la popularité.

Au *Carillon*, j'ai trouvé également un spectacle d'une saine gaieté, des chansonniers dont les productions ne renferment ni allusions patriotiques, ni balourdises grossières, tout en étant parfois joyeuses.

Les chansonniers Paul Marinié, V. Vallier, Charles Monelly, J. Barroy, ont des œuvres très intéressantes et qu'ils disent bien.

La palme revient à Jacques Ferny, dont le répertoire est antiparlementaire à souhait. La façon dont il dit à l'écouteur qu'il est intelligent indique bien ce qu'il pense de ce phénomène de bêtise.

Une petite revue : *Bonne Nouvelle*, de Vallier et R. Buzelin, est bien jouée par les chansonniers, par Mmes Viette Tessy, France Lynne, Germaine Kym et par Roland Lenoir, qui a une belle voix et est par surcroît bon comédien. En clown à paillettes, ce dernier proteste vigoureusement contre le titre de « clown » inconsidérément appliqué aux pensionnaires des Folies-Bourton — « machines à voter les impôts ». Les vrais clowns sont les cabotins et les facéties amusent petites et grands ne méritent pas en effet d'être assimilés aux grotesques pantins... en carton-pâte de la politique. Nous sommes complètement de cet avis.

Au piano, le compositeur Albert Eyraud. — P. Mualdès.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. Relâche.
OPERA-COMIQUE. — 20 h. 15 : L'Appel de la Mer. Le Jongleur de Notre-Dame.
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Les Mousquetaires au couvent.
THEATRE LYRIQUE. — 20 heures : Les Cloches de Corneville.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — Relâche.
ODEON. — 20 h. 30 : L'Homme qui n'est plus de ce monde. La Dernière Carle.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
THEATRE GORLA-PARAGERIE. — 20 h. 30 : Anna Karénine.
NOUVEL AMBIGU. — 20 heures : La Fée et l'Amoureux.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Amédée. Knock.
THEATRE DES ARTS. — 21 heures : L'Échec.
THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.
VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : L'Imbécile. La Locandiera.
MONTMARTRE-ATELIER. — Chœur national ukrainien.
ALBERT-1er. — 20 heures : Double Crème. Les Deux Blondes.
THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : La Femme et le Pantin.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferny, Jack Cazal, Noël Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rost.
« En chasse », revue — Dimanches et fêtes matinales à 15 heures.
LE GRENIER DE GRINGOIRE 4, rue des Abesses. — 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : D'Amato, Bruchac, Géo Robert, Lorcet, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

POUR L'AMNISTIE TOTALE

Grande Tournée de Propagande

Germaine BERTON - CHAZOFF

Avec le concours d'orateurs locaux des groupes anarchistes et des Unions de syndicats.

Ce soir 19 avril, à
Demain 20 avril, à
et dans les jours suivants : à TOULON ; à NIMES ; à AYMARGUES ; à CETTE ; à BEZIERS ; à NARBONNE ; à PERPIGNAN ; à MONTPELLIER ; à TOULOUSE.

Les camarades de ces dernières villes sont priés de s'entendre avec Germaine Berton et Chazoff pour l'organisation définitive de ces meetings (fixation de dates, locaux, etc...) en leur écrivant immédiatement à l'adresse suivante :

Germaine Berton et Chazoff, Bourse du travail de Marseille (Bouches-du-Rhône). Faire vite.

Après entente avec les orateurs, les secrétaires de groupes sont priés d'informer la rédaction du *Libertaire* du jour et du lieu de la réunion dans leur localité respective.

Ça se passe de commentaires

Londres, 18 avril. — Un cantonnier qui percuta à la cour de police de Willemsden se vit refuser la liberté sous caution par le magistrat, en attendant son jugement.

Mais lorsqu'il expliqua qu'il était actuellement occupé à réparer un égout au-dessus duquel le roi devait passer mercredi prochain pour se rendre à l'ouverture de l'exposition de l'empire britannique de Wembley, il lui fut accordé une semaine de liberté sous caution.

Le "Libertaire" cinématographique

Le *Libertaire*, cédant à la demande de nombreux camarades, ouvre aujourd'hui une rubrique cinématographique où, tous les vendredis, ils trouveront la critique des meilleurs films de la semaine, le compte rendu de toutes les manifestations d'art cinématographique, tous les renseignements désirables sur les films qu'ils verront et, surtout, où on leur fera connaître quelles sont les véritables œuvres d'art qu'ils doivent voir s'ils aiment le cinéma.

Cette rubrique sera tenue par Jean Mitry, l'un des plus distingués critiques de l'heure actuelle, qui, en outre, traitera, une fois par mois, un article de fond au moyen duquel il essaiera de vous faire mieux comprendre la valeur réelle du cinéma, ses directives, ses tendances artistiques, la voie véritable vers laquelle il s'oriente et doit s'orienter et où également il tâchera de vous prouver la médiocrité de certains films que vous croyez aimer en vous en faisant voir les défauts.

Aucun lien de publicité d'aucune sorte ne nous lie avec aucune maison d'édition. Vous pouvez donc être assurés d'avoir ici une rubrique entièrement libre et absolument sincère, contrairement à celles des autres quotidiens que leur pourriture morale et leur mercantilisme poussent à n'être que de vulgaires articles de publicité.

Camarades cinéphiles !... Vous qui en avez assez de toutes les inepties que l'on vous sert dans les salles de quartier, dans les faubourgs. Vous qui en avez assez d'être bernés par les publicistes des grands quotidiens, qui s'ingénient à critiquer, vous qui en avez assez de voir sous leur recommandation de continuelles stupidités qu'ils nomment chefs-d'œuvre et dont ils critient les mérites en proportion directe de l'argent qu'ils ont reçu, vous lirez tous les vendredis le « *Libertaire* cinématographique » et vous irez voir les films qu'il vous conseillera d'aller voir.

LES FILMS DE LA SEMAINE

Actuellement, deux films américains dont le scénario est sensiblement identique, se disputent la faveur du public des grands boulevards. Ce sont : « *Rosita* » et la « *Danseuse espagnole* », tous deux réalisés en même temps et tirés de la même histoire, celle de Don César de Bazan.

L'une et l'autre prouvent assez l'actuelle mentalité cinématographique américaine : faire gigantesque et surtout, faire commercial. Le reste n'est plus pour eux qu'accèssoire. Une firme américaine, elle, a une grande mise en scène... Aussitôt, branlebas de combat, une autre firme concurrente mobilise ses troupes et annonce un film plus formidabile encore. Voilà tout unique raison de faire du cinéma. Ils se baient à coups de film comme à coups de dollars et le cinéma qui, chez eux, avait atteint un degré d'art tellement supérieur, est aujourd'hui en pleine décadence. Il n'est plus qu'une vulgaire industrie et, ce qui est pire, il est le contraire de l'art cinématographique, celui qui le chrome est le contraire de la peinture.

Que prouvent-ils encore ces films ?... Heias !... Que, dans « *Rosita* », Mary Pickford n'est plus la Mary Pickford d'autrefois. Que, dans la « *Danseuse espagnole* », Pola Negri est évidemment bonne interprète, mais ne mérite pas le battage qu'on a fait autour d'elle. Que, dans l'un et l'autre, les réalisateurs se sont efforcés à nous montrer de gigantesques décors, qu'ils nous font voir une suite d'images toujours agréables et parfois, même, magnifiques... Mais, est-ce là le cinéma ? Non, certes... Pour faire un bon film, est-il nécessaire de cumuler des décors grandioses, à n'en plus finir ?... Et le meilleur réalisateur sera-t-il celui qui aura le plus grand nombre de milliers de dollars à sa disposition ?... Non, pour le plus grand bonheur du cinéma. L'art cinématographique n'est pas un Châtelet de grande envergure.

Un de mes confrères les plus éminents disait dernièrement en traitant un sujet semblable : « On ne tue pas la bêtise ; mais il arrive qu'elle se suicide. »

Je ne sais si je dois encourager ou blâmer de telles productions, en me plaçant au seul point de vue cinématographique. Un blâme ne signifiera rien et fera sourire tous ces

mercantils imbéciles à qui nous devons cette décadence artistique. Un encouragement, au contraire, précipiterait les événements et, puisqu'ils ont voulu entrer dans cette voie sans issue, puisqu'il n'y a plus moyen de revenir en arrière, encourageons de toute notre force ces super-superproductions afin d'en arriver aussi vite que possible à la fin. Lorsque, ayant atteint le summum de leur erreur, ils verront qu'il n'y a plus rien à tenter, ce sera la culbute de ce genre de cinéma et de son genre de serviteurs — ou mieux de profiteurs. Il arrivera fatalement un temps où ils disparaîtront d'eux-mêmes, par la force des choses. Ils se sont lancés dans des rouages que rien ne peut plus arrêter et qui les écraseront bientôt : « Il ne peut pas en être autrement. » Il n'y a donc qu'à précipiter ce « bientôt », afin que sur les ruines de cette bêtise et de cette erreur volontaire, on puisse enfin construire le Temple véritable du véritable cinéma.

Jean MITRY.

AU MAGNÉSIUM

MONMOUSSEAU

Lorsqu'il nous vint des rivages de la Loire, notre Gaston national était loin, à ce moment, de faire figure de leader du mouvement ouvrier. Il possédait un actif qui n'était pas précisément de nature à lui acquiescer une place en vedette dans le syndicalisme.

« Anarchiste » à 20 ans, fils d'un anarchiste, il n'hésita pas, quand se déclancha la grève des cheminots en 1910, à aller escorté de deux pandores, porter aux grévistes (dont il n'était pas) les ordres de mobilisation.

Tandis que les travailleurs du rail soutenaient une lutte courageuse contre le patron et l'Etat ligés, notre sinistre crétin, en vertu d'un individualisme très « tour d'ivoire », bouillonnait comme un nègre... caute.

Cet à-peu-près d'homme ne se sent du courage que lorsqu'il est du devoir de tout travailleur de rester les bras croisés.

N'importe, il vint à Paris et milita dans les syndicats parisiens.

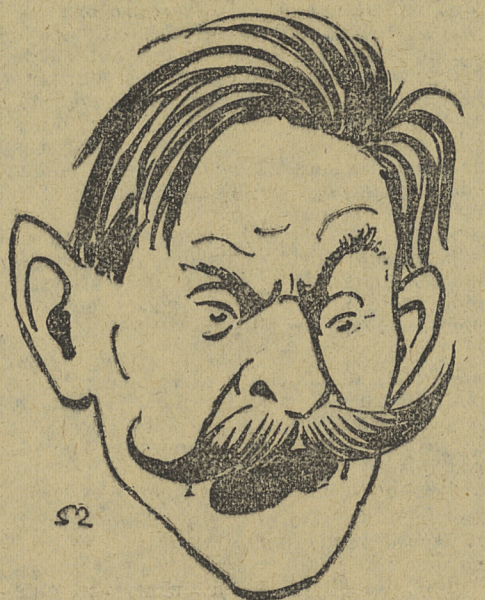
De 1917 à 1919, pour se faire pardonner toute l'infamie de son rôle abject de briseur de grève, il alla porter la parole pacifiste et fédéraliste.

La race des gogos est éternelle ; aussi les cheminots se laissèrent-ils prendre à la « conversion » de Monmousseau et ils lui permirent de faire figure de chef de tendance.

En 1920, au Congrès fédéral de la salle Japy, on vit cette chose inouïe et paradoxale : l'homme (on hésite à lui accorder ce titre) qui fut le plus fidèle défenseur des Compagnies, celui qui dépensa tous ses efforts pour que ses camarades de lutte n'abandonnent qu'à un échec, ce triste renégat fut nommé secrétaire fédéral et ce fut lui qui prit la direction de la grève.

Il fut la veine insensée d'être compris dans le premier complot, et son emprisonnement à la Santé (sur lequel on pourrait dire des choses bien amusantes) lui donna un brevet d'agitateur que la plus élémentaire logique faisait jusqu'alors considérer comme incompatible avec le nom de Gaston Monmousseau.

Ne pouvant plus être le lardin des Compagnies, il fut celui du parti communiste,



et on peut dire, sans risque d'être taxé d'exagération, qu'il est le nec plus ultra des gens de maison.

Ayant beaucoup travaillé pendant la grève de 1910, il fallait qu'il se reposât ; aussi fut-il pourvu du fauteuil de secrétaire de l'U. des S. parisiens. Cela ne lui suffisait pas, notre zèbre se sentait pousser des ailes ; il voulait être un aigle, lui qui n'est même pas un faucon.

Un Congrès de Saint-Etienne, il vit ses vœux comblés par l'équipe des Beni-Oui-Oui qui le nommèrent secrétaire général confédéral.

Alors, il ne se sentit plus de joie et il travailla ferme pour domestiquer le syndicalisme au parti duquel il est l'exécuteur des basses œuvres.

Il n'adhéra cependant jamais à ce syndicat rouge des appétits qu'est le P. C. Ce fut une hypocrisie de plus qui lui permit de classer son indépendance vis-à-vis de la politique.

On connaît son rôle infâme à l'I. S. R. et à Eourges.

La fousillade du 11 janvier fut un peu son œuvre. C'est le résultat de la politique de subordination.

Il n'est pas candidat aux élections pour deux raisons : la première, et la majeure, c'est que nul candidat ne voudrait le voir sur sa liste ; son nom suffirait à perdre définitivement la chance de passer. La deuxième c'est qu'il a un poste où, grâce à l'I. S. R. et à la *Vie Ouvrière*, il peut rendre de plus grands « services » à ses maîtres.

Antipathique à tous, même à ceux qui l'emploient, il a su faire autour de lui le cercle du mépris.

Canaille et haineux, suppléant à son manque total de facultés intellectuelles par une méchanceté sans égale, il s'est attiré un amas de haine ; ce en quoi les gens ont tort, on ne devrait pas haïr les crétins.

Loré.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

La bonne madame de Lourdes a pris jeudi soir au Club du Faubourg quelque chose pour son grade.

Le docteur P. Vacher, qui me fait l'effet d'un mécréant que n'effraient pas les jeux de l'enfer, a démontré aux foules accourues (on s'écrasait littéralement), que l'intervention divine dans certains phénomènes de guérison, d'ailleurs controvérsés, était pour le moins hypothétique.

Je n'entreprendrai pas de vous donner un compte rendu de la lumineuse conférence de l'homme de science. Mais il s'est exprimé d'une façon tellement claire, sans employer ces mots barbares pour nos oreilles profanes, ces mots compliqués dont les savantesses (j'en connais) abusent pour masquer leur profonde ignorance et qu'ils débilitent à la façon de Jacquot sur son perchoir quand il chante : « J'ai du bon tabac », que je puis néanmoins vous résumer ses conclusions.

Les miracles n'existent pas. Les phénomènes de guérison qui ont pu être constatés, et dans quelles conditions, guérisons d'ailleurs incomplètes, peuvent très bien s'expliquer sans chercher leurs causes dans le surnaturel. L'émotion, mieux, l'émotion-choc (une grande joie ou une peur trop brutalement ressentie) produit des phénomènes analogues à ceux qui ont pu être observés, non seulement à Lourdes, mais aux Indes, au Japon, en tous les endroits où des foules hypnotisées se précipitent, dans l'aveuglement de leur foi.

Il y aurait donc une infinité de dieux, également qu'écrasés ? Les catholiques n'admettent pas cela, et pourtant !... Les phénomènes enregistrés chez les fâtres et autres bonzes sont de la même nature que ceux, infiniment rares, qui ont pu se produire à la grotte « miraculeuse » de Lourdes.

Rien de surnaturel là-dedans, proclame le docteur Vacher. Simples effets de la suggestion provoquée par des circonstances éminemment favorables, portant au plus haut point le degré d'émotivité de gens déjà prédisposés par leur état maladif exacerbé par la mise en scène toute théâtrale savamment montée par les prêtres, tout chamarrés d'or, par la pompe déployée, par la pensée concentrée par chaque malade sur l'endroit de son corps qui est atteint. Une remarque : celui qui est chargé à Lourdes des projections lumineuses a rempli le même rôle à l'Opéra !...

Le conférencier a posé à ses contradicteurs catholiques cette simple question : « Avez-vous, de vos propres yeux, une guérison instantanée ? » Il attend encore la réponse. On lui a cité le cas d'un homme qui aurait été guéri d'une façon surprenante en 1869 !... Et nous sommes en 1924. C'est dire que la Vierge n'est pas souvent disposée à agir.

Par contre, et ce que les prêtres ne disent pas, c'est que la mortalité parmi les pèlerins retour du saint lieu est effrayante. Cela se comprend !... La piscine où se baignent tous ces futurs miraculés n'est nettoyée qu'imparfaitement et les bacilles les plus virulents s'y lèvent à une sarabande effrénée sous l'œil, que le peu de croque-mort, de la Dame de céans et au grand dommage des épidémies qu'ils rencontrent.

Le docteur Vacher s'élève avec raison contre la honteuse exploitation, contre la monstrueuse escroquerie de Lourdes. Ce n'est pas une Vierge qui devrait être statufiée et placée dans la grotte, c'est un veau d'or. Neuf cent mille pèlerins, venus de tous les coins du monde, viennent annuellement chercher dans les eaux contaminées de la sacrée piscine une guérison plus que problématique. L'Eglise soutire de ce fait des sommes formidables sur la naïveté, la crédulité de gens abusés par les prêtres, véritables rabatteurs.

Pour avoir énoncé ces vérités, pour avoir tenté de débarrasser les crânes abêtis des croyants obstinés, le docteur Vacher s'est vu rayer de la liste des médecins de l'hôpital où il donnait gratuitement ses consultations. Il en souffre, pour ses malades. C'est d'un homme de cœur. L'hôpital en question a été fondé par une dame juive convertie au catholicisme. Il n'y a pas plus farouche, plus fervent catholique que ces convertis, comme il n'y a plus réactionnaires que les révolutionnaires repentis.

Que le docteur Vacher se console en pensant qu'il n'est pas le seul à ne pouvoir espérer sa pensée sans risquer les foudres de l'intolérance et du pouvoir. Qu'il continue le bon combat et il aura avec lui tous ceux qui luttent pour l'être de justice et de fraternité où chacun pourra librement exposer ses idées, pour le plus grand profit de la collectivité.

Pierre MUALDES.

Leur courage !

Quand les révolutionnaires tarifiés de l'*Humanité* publient une saleté sur les syndicalistes ou sur les libertaires, ils ont conscience de ce qu'ils font.

Primo : ils savent qu'ils ont mal agi et qu'ils s'exposent à la fessée ;

Secundo : incapables de revendiquer les saletés de leur porte-plume, ils s'empresent de distribuer des revolvers aux employés du journal et s'esquivent courageusement à la moindre alerte.

Nous étions déjà fixés sur l'héroïsme des chevaliers de la calomnie et de la division, et les renseignements décrits plus haut, fournis par un écœuré de la maison, ne font que confirmer un jugement bien établi.

Voilà les élections et c'est peut-être le moment de régler de vieux comptes, sans monter les quatre étages de l'usine de bourrage de crânes. Sur les tréteaux électoraux nous trouverons peut-être les têtes à effices qui se cachent depuis un moment.

La foire aux calottes va s'ouvrir !

○○○

Leurs candidats !

Ah, ce Bloc ouvrier et paysan, certains noms et qualités de candidats lui donnent une effronterie inconnue des autres listes. Nous sommes fixés sur le Bloc National,

sur le Bloc des Gauches. Ceux-là ne peuvent plus nous tromper.

Mais l'équipe présentée par Cachin — un vrai paysan-ouvrier — maillée de farine rouge, qui prétend représenter la Révolution et qui n'est qu'un ramassis d'arri-vistes comme les autres, comprenant des exploités et des exploités. Et avec quelle habileté, le journal des masses présente ceux qui sont socialement de l'autre côté de la barricade.

Dans le numéro d'hier, on nous présentait : Geoffroy Antoine, « artisan imprimeur » ; Beilhan et G. Danès, « cultivateurs » ; Fontanilles, avocat ; Saint-Omer, « vigneron salarié et petit propriétaire » ; Pluot, « artisan bouillier » ; Rouillière, « petit propriétaire vigneron », etc., etc.

Où sont-ils exploités et syndiqués, ces « camarades-là » ? Dans la lutte de classes, de quel côté se trouvent-ils ?

Tas de farceurs, va !

La Vie des Lettres

M. Maurice Larrouy proteste et menace

Dans une de mes récentes chroniques, j'ai dit ce que je pensais du roman de M. Maurice Larrouy : *Le Révolté*. Mais, hélas ! ma critique n'a pas eu l'heur de plaire à M. Larrouy, qui m'adresse une longue lettre, en même temps qu'il se sert de mon papier pour se faire de la publicité dans l'*Action Française* du 16 avril.

Mais, revenons à la lettre. M. Larrouy écrit :

« En date du 7 avril, le *Libertaire* a exprimé sur mon livre récent : *Le Révolté*, quelques opinions. Je n'ai point à discuter ce qu'il en a dit sur le fond du livre, ni sur sa forme. Je réponds seulement à quelques épithètes qui me paraissent inexactes. »

« Le *Libertaire* ignore que j'ai vécu vingt ans dans la marine de guerre. Sur les grands et petits bateaux, comme officier subalterne ou commandant, mon privilège a été de connaître les hommes desquels j'ai parlé dans *Le Révolté* : les uns étaient mes chefs, les autres mes subordonnés ; et dans tous les pays du monde, dans les circonstances les plus tragiques, j'ai eu à affronter les uns et les autres. Ceci pour répondre à votre assertion que je les ai traités en « bouffons d'opérette ». »

« Ensuite, j'ai eu, en maintes circonstances, l'honneur d'appartenir à des Conseils de guerre. Quelqu'un comme juge. Souvent comme commissaire du gouvernement. Mais surtout comme avocat, car j'ai eu le bonheur de sauver, soit du peloton d'exécution, soit des bataillons d'Afrique, bien des malheureux qui s'adressaient à moi comme à leur sauveur. Je connais donc exactement la mentalité des révoltés ou les égarés. Aucun de ceux que j'ai défendus ne m'a caché ses desirs, ses faiblesses, ses inquiétudes. Je me suis efforcé, dans mon livre, de synthétiser les uns et les autres. Ceci pour répondre à votre ligne : « Oh ! la pitieuse chose. »

« Enfin, mes amis les matelots et moi-même ne nous sommes point battus ensemble contre des « quolibets », comme vous semblez le croire. Non ! C'est sous le typhon ; c'est dans la mer du Nord ; c'est dans ces circonstances où chefs et marins atteignent le paroxysme pour sauver leur navire ou leurs camarades. Nous étions tous ensemble, celui que vous appelez un « Tartarin », celui que vous croyez « de mauvaise foi ». Et, après, nous nous serions la main. Aucun des rédacteurs du *Libertaire* ne connaît ces choses. »

« Je vous interdis donc de dire que ce roman est conventionnel et contraire à la vérité. Votre bonne foi a été surprise. L'auteur avait le droit de vous le dire. C'est fait. »

Maintenant que j'ai inséré intégralement sa réponse, M. Larrouy me permettra quelques réflexions.

Je savais très bien que M. Larrouy était officier de marine, lorsque j'ai écrit mon papier. — car des journaux ne se cachent point. M. Larrouy se figure qu'il doit à cette qualité une connaissance approfondie des choses de la mer et de la marine, et il prétend que ses héros ne sont pas des « bouffons d'opérette », comme je le disais. M. Larrouy est un humoriste. Ahn ! il suffirait à quelqu'un d'avoir vécu dans un milieu pour savoir le dépeindre avec exactitude ? C'est là un raisonnement bien simpliste, Monsieur Larrouy. Certes, tout le monde n'a pas eu « l'honneur d'appartenir à des Conseils de guerre », comme tout le monde n'a pas eu l'honneur d'assassiner sa concierge. Toutefois, si M. Larrouy s'était donné la peine de regarder ses révoltés, non en officier, mais en homme, non en avocat, mais en ami, il n'aurait pas écrit le roman qu'il vient de publier. M. Larrouy a sans doute regardé autour de lui, mais il n'a pas compris. Et du geste du marin révolté qui risque sa peau, il n'a su faire qu'une caricature. C'est laid. Et j'aurais bien d'autres choses à dire si la place ne me manquait.

Cependant, au sujet du dernier paragraphe de sa lettre, lorsqu'il m'écrit : « Je vous interdis... » etc., que M. Larrouy me permette de lui faire remarquer qu'il est fort présomptueux. Et — quoique je n'aime pas à le répéter — il me force à dire, une fois de plus, que son roman est conventionnel et factice... C'est là mon opinion et ce n'est pas une « interdiction » ni une menace qui m'empêcheront de le répéter quand il me plaira.

Georges VIDAL.

EGOLE DU PROPAGANDISTE

Cours de Philosophie Aujourd'hui 19 Avril

(Professeur : Gérard de Lacaze-Duthiers) GRANDE SALLE DE LA MAISON COMMUNE 49, rue de Bretagne

QUATRIÈME LEÇON

Philosophie de la préhistoire : la mentalité de l'homme quaternaire. Les industries de l'âge de la pierre. Quelques Chefs-d'œuvre de l'esthétique magdalénienne. La Naissance des arts et l'Aurore de la civilisation.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Le règlement de la question des réparations qui, pourtant, nous semblait à l'arrière-plan, vient d'être remis en question, subit un temps d'arrêt où l'on peut augurer que, malgré les notes optimistes de la presse, des incidents pourraient encore se produire qui remettraient tout en question.

La Commission des Réparations a pris, à l'unanimité, les décisions dont nous donnons la teneur en extenso :

- 1° De prendre acte de la réponse par laquelle le gouvernement allemand donne son adhésion aux conclusions des rapports des experts ;
- 2° D'approuver, dans les limites de ses attributions, les conclusions formulées dans ces rapports et d'adopter les méthodes qui y sont contenues ;
- 3° De transmettre officiellement les rapports des comités aux gouvernements intéressés en leur recommandant les conclusions qui relèvent de leur compétence, afin que les plans proposés produisent le plus possible leur plein effet ;
- 4° De demander au gouvernement du Reich :
- a) De lui soumettre dans le plus court délai, en leur donnant pour base les conclusions et les textes des rapports, les projets de lois et de décrets destinés à assurer la complète exécution de ces plans ;
- b) De notifier à la Commission des Réparations les noms des membres qui représenteront le gouvernement ou l'industrie allemands dans les comités d'organisation des chemins de fer et des hypothèques industrielles prévus par le rapport du premier comité ;
- 5° De désigner dans une prochaine séance ceux des membres des différents comités d'organisation dont la nomination appartient à la Commission des Réparations ;
- 6° De préparer les mesures dont le rapport a laissé la mise au point aux soins de la Commission.

Or, parmi les projets de lois et décrets que la Commission des Réparations veut faire décider par le Reich, se trouve un projet qui concède et transfère par voie législative l'exploitation du réseau ferroviaire allemand tout entier à une compagnie.

Car la loi qui ratifierait le contrat et la compagnie concessionnaire devrait avoir l'approbation de la Commission des Réparations.

Mais le comité directeur des chemins de fer allemands, réuni hier à Berlin, s'est occupé de mettre au point, pour le calcul des fruits d'exploitation, une méthode susceptible de servir de base au contrôle prévu par le plan des experts.

Le comité estime qu'il est impossible de placer l'exploitation sur une base purement commerciale en répartissant les dépenses totales sur les divers services, comme le demandent les experts, car ces services ne sont pas en état d'employer une méthode reposant sur l'opposition des recettes et des dépenses.

Ce communiqué permet simplement de conclure que l'administration des chemins de fer du Reich cherche d'ores et déjà à empêcher la réalisation du projet de contrôle sur les voies ferrées du Reich.

Donc, on peut augurer que la Commission des Réparations et le Reich ne sont pas précisément en voie d'accord.

Alors, il faudra remettre toute la question en jeu, et pendant ce temps l'occupation de la Ruhr continuera, ainsi que la répression et les procédés infâmes d'occupation.

Le plébiscite grec vient d'avoir lieu et proclame la République à une majorité écrasante.

Seulement, les gens qui vont diriger le nouveau système étatique sont les mêmes qui étaient dévoués à la Couronne, il n'y a pas si longtemps.

Republique dirigée par les soudards ou royautes : nous ne voyons aucune différence entre les deux modes de gouvernement et le peuple grec sera toujours aussi malheureux et aussi spolié qu'avant.

Quand les peuples arriveront-ils à comprendre que toute firme étatique est nuisible à leurs intérêts et que leurs plus grands ennemis sont ceux qui les veulent commander ?

L. R.

ANGLETERRE

FILATURE DETRUITE par un INCENDIE

Londres, 18 avril. — Ce matin, à Kilmarlock, un violent incendie a complètement détruit la grande filature Alexander et quatre petites usines voisines.

Les dégâts sont évalués à 4 millions de francs.

UN VOYAGEUR PRECOCE

Londres, 18 avril. — Un employé de chemins de fer de Bradford, étant resté veuf avec un bébé de dix mois, décida d'envoyer l'enfant à Québec, chez sa grand-mère.

Toutefois, comme cet employé n'avait ni le temps, ni les moyens d'entreprendre lui-même ce voyage, il prit le parti de confier le bébé aux bons soins de l'équipage du « Carmania ».

Le capitaine du bord promit de veiller tout spécialement sur le jeune passager, qui a quitté Liverpool ce matin, à bord du transatlantique.

ITALIE

LE SAINT-SIEGE ET LES SOVIETS

Rome, 18 avril. — Selon le « Corriere Italiano », Mgr Sieplak, qui est attendu à Rome, serait chargé d'une mission diplomatique se rapportant à la reprise des relations entre le Saint-Siège et les Soviets.

BELGIQUE

GREVE DE BRIQUETIERS

Anvers, 18 avril. — Les ouvriers briquetiers de plusieurs briqueteries mécaniques de la région de Boom ont abandonné le travail ce matin.

On craint que pour la fin de la semaine la grève ne soit générale, les patrons ayant refusé d'accorder l'augmentation de salaire réclamée par les ouvriers.

A TRAVERS LE PAYS

UNE DELAISSEE SE VENGE

Dijon, 18 avril. — Lucien Cottenet, 25 ans, ouvrier métallurgiste, demeurant à Quetigny, près Dijon, avait promis le mariage à la jeune fille d'un fermier du hameau voisin de Mirande, enceinte de ses œuvres.

Comme il ne donnait pas suite à sa promesse, la jeune fille a tiré sur lui hier soir deux coups de revolver, le blessant grièvement au cou et au bras.

Lucien Cottenet, tout en désignant son amie comme sa meurtrière, refuse de porter plainte contre elle.

Un homme n'a jamais raison d'abandonner une femme qui se trouve de son fait dans une pareille position. Mais, tout de même, la femme ne réfléchit pas beaucoup qui tue un homme parce qu'il commet une gauderie envers elle. Pour ce qui est de Cottenet, nous avouons qu'il nous est moins antipathique du fait qu'il refuse de porter plainte. Au moins, il n'a pas été muet jus qu'au bout.

UN CHALUTIER HEURTE UNE EPAVE ET COULE

Lorient, 18 avril. — Un des plus beaux chalutiers du port de Lorient, le « Girafée », rentrait, la nuit dernière, à Lorient, à la suite d'une avarie de chaudière, quand, vers 22 heures, il toucha une épave à 15 milles au sud-ouest de Belle-Ile-en-Mer. La coque fut éventrée et l'eau pénétra à l'intérieur des chaudières. Une demi-heure après, le bâtiment s'enfonça dans les flots. Les quatorze hommes qui constituaient l'équipage, ayant mis une embarcation à l'eau, furent secourus par des navires et ramenés à Lorient au petit jour.

BROYE PAR UN TRAIN

Marseille, 18 avril. — M. Jules Manjini, artiste lyrique, qui avait pris place dans le rapide Paris-Marseille, tomba sous le train en marche, en gare d'Arles. Le malheureux fut broyé sous les yeux de sa femme, qui l'accompagnait.

UN IVROGNE ECRASE

Troyes, 18 avril. — Cette nuit, M. Albert Picard, 28 ans, bonnetier, qui avait contracté des habitudes d'intempérance, s'était couché dans la rue quand une automobile survint et l'écrasa. La mort fut instantanée.

En lisant les autres...

Four Acher

Fidèle à une excellente tradition qui lui fait toujours élever la voix pour les victimes du militarisme et de l'obscurantisme, le *Rappel*, malgré sa politique générale bien réactionnaire, ne manque pas d'élever, à son tour, la voix pour le « Poète ».

M. Edmond de Mesnil donne là une fameuse leçon d'honnêteté à son ami Léon Daudet, le plus malhonnête homme de France.

Espérons qu'avec le *Rappel*, tous les autres journaux qui ne sont pas, en France, à la solde de Mussolini et de Primo de Rivera, crieront bien haut leur volonté de voir sauver la vie du grand artiste espagnol.

Romain Rolland précise.

Comedia a inauguré, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, une campagne contre « le Martyre des Intellectuels russes ». Il ferait bien de s'occuper, auparavant, du « Martyre des Ouvriers français ». Et pour cette rubrique, l'Homme de Mort de la Grande Guerre pourrait fournir au quotidien des théâtres plus d'une impression d'horreur.

Cependant, nous sommes, au *Libertaire*, bien placés pour juger impartialement de l'une et de l'autre question, nous qui subissons, anarchistes, aussi bien les rigueurs du pouvoir moscovite que celles de l'autorité française.

Un monsieur Levinson, qui se dit « obscur exilé, généreusement recueilli par la France », avait mis en cause Romain Rolland qu'il voulait faire passer, aux yeux des lecteurs de *Comedia*, pour un thuriféraire des Dictateurs du Proletariat.

Romain Rolland a protesté en ces termes par une lettre parue dans *Comedia* d'hier :

Je lis, ce matin, dans « *Comedia* » du 12 avril, sous votre signature, que l'on se sert de mon nom à Petrograd pour justifier des persécutions contre les écrivains et artistes russes. Si le fait est exact, c'est une grande impudence.

Elle n'est point pour m'étonner, je suis habitué à l'impudence de tous les gouvernements, y compris ceux d'Occident. Depuis dix ans, je me suis vu prêter par les fabricants de l'opinion, dans les pays alliés, aussi bien que dans les pays germaniques, des pensées ou des paroles fausses ou tronquées. Je ne suis pas surpris que les maîtres du jour, en Russie, usent des mêmes moyens dont j'ai fait monnaie courante ceux de Paris, à mon égard, ceux de Londres à l'égard du noble E.D. Morel, etc.

Mais je m'étonne qu'un journal parisien dont le directeur connaît mes écrits, puis-je l'les a publiés, en qualité d'administrateur-délégué de la *Liberté*, Orléans, se prête à ces confusions. Vous devriez savoir, monsieur Levinson, que depuis bien des années, mon nom symbolise la défense de toutes les libertés de l'esprit, dont j'ai lancé et fait signer par tous les libres intellectuels d'Europe la « Déclaration d'indépendance », que je n'ai jamais cessé d'être le champion de ces libertés, notamment dans de longues et très vives polémiques de presse avec Barbusse, qui ont été partout publiées en Europe, et qui m'ont valu les condamnations des organes français communistes, de « *Clarté* », de l'« *Humanité* », et (dans les colonnes de ce journal) par le généralissime Trotsky, ce personnage dont je ne saurais trop vous recommander la lecture.

Vous devriez surtout savoir que l'auteur de la « Vie de Tolstoï » et de « *Mahatma Gandhi* » est le principal disciple européen des grands apôtres de la Non-Violence, qu'il a toujours été et qu'il sera toujours du parti de tous les persécutés contre « tous » les persécuteurs, de « tous » ceux qui souffrent contre « tous » ceux qui font souffrir, sans distinction de races, de religions et de nations ; car, à cette heure, « les bourreaux sont partout, et partout les victimes ». Et, pour moi, il n'est qu'une seule patrie : l'Humanité.

Attention à l'hypnotiseur !

Le plus malhonnête homme de France, dit le *Crachoir Public*, dit Léon Daudet, en a trouvé « une » nouvelle, propre à discréditer notre ami Colomer.

Notre secrétaire de rédaction serait, le Pore royal nous l'affirme, « un hypnotiseur professionnel » et ce serait grâce à ses dons extralucides qu'il aurait fait écrire au pauvre petit Philippe le dernier billet par lequel il avait à ses parents son dévouement aux idées anarchistes.

Ah ! comme Colomer doit regretter de ne pas posséder en réalité une telle puissance hypnotique ! Car, sans nul doute, il en profiterait pour dicter à tous les lecteurs du *Libertaire* une bonne demande d'abonnement pour un an au *Libertaire*. Et notre quotidien aurait la vie assurée.

Attention, les copains ! Colomer est un « hypnotiseur professionnel ». Tenez-vous bien !

— Certainement qu'elle s'est amusée ; il n'aurait plus manqué que cela qu'elle fut pas satisfaite ! Du reste, vous savez, on ne peut pas facilement le débrouiller. Tous me disaient hier : « Comme c'est surprenant ! Jamais on ne dirait que mademoiselle votre fille en est à son premier bal. » Le comte Reuzenbach entre autres... vous le connaissez sûrement...

— Non, je ne le connais pas du tout et ne l'ai jamais vu.

— Il est cousin de ma femme...

— Je ne le connais pas.

— C'est un richard, un chambellan, il vit à Pétersbourg, c'est un homme à la mode, en Livonie il mène tout à sa guise. Jusqu'à présent, il ne se souciait guère de moi, mais je ne lui en veux pas. J'ai l'humour facile, comme vous savez. Eh bien, ce comte Reuzenbach s'est assis auprès d'Irène, il n'a pas causé avec elle plus d'un quart d'heure, il a dit ensuite à la princesse : « Ma cousine, votre fille est une perle : c'est une perfection, tous me félicitent d'avoir une telle nièce. » Après cela je l'observe : il s'approche d'un très... très haut personnage, lui parle sans quitter des yeux Irène, et le personnage la regardait aussi.

Ainsi Irène Pavlovna ne se montrera pas de la journée ? demanda de nouveau Litvinof.

— Non : elle a un violent mal de tête. Elle m'a chargé de vous saluer et de vous remercier pour votre bouquet, qu'on a trouvé charmant. Elle a besoin de repos. La princesse est allée faire des visites, et moi aussi... Le prince toussa, embarrassé d'achever son speech.

Litvinof prit son chapeau, dit qu'il ne voulait pas le déranger, qu'il repasserait plus tard prendre des nouvelles, et se retira.

LE CONFLIT DE LA "FAMILLE NOUVELLE"

La politique contre la coopération

Le Parti co-opérant communiste a entrepris la conquête de toutes les organisations ouvrières. On sait le mal qu'il a fait à la C. G. T. U., à l'A. R. A. C., à la Fédération Sportive du Travail et dans certaines coopératives de production et de consommation. C'est la scission, la division, l'état d'impuissance partout où il opère. On dirait qu'il a pour mission de régner sur les ruines. Tous les conquérants sont les mêmes. Que pressent la proie et ses défenseurs, pourvu que le drapeau du vainqueur flotte sur les débris.

La puissante organisation des locataires a résisté jusqu'à maintenant aux assauts de ces avides malfrants de la domination et du pouvoir.

Une coopérative de restaurants publics, la « Famille Nouvelle », fondée en 1900, par des ouvriers syndiqués de la Voiture, vivait en paix, alors qu'on y faisait de la coopération à base communiste. La fraternité y régnait entre sociétaires de diverses tendances, car à la coopérative, il n'y avait que des coopérateurs. Mais depuis que des intrus se sont introduits hypocritement dans cette ruche ouvrière pour la subordonner à leur secte politique, tout va de travers.

Une coopérative est faite pour faire de la coopération et non pour faire de la politique, comme dans le syndicat, on doit faire du syndicalisme.

Ah ! si les « conquérants » étaient allés loyalement à la bataille, en faisant connaître leurs buts de guerre, il y a longtemps qu'ils auraient été réduits à l'impuissance, car les fondateurs et les continuateurs de la F. N. se seraient opposés à cette infiltration de faux frères qui ont pratiqué l'espionnage, la trahison et autres qualités dont sont fiers nos impérialistes de la dictature.

Nous pourrions en citer quelques-uns de ces néo-coopérateurs qui sont venus, non pour aider la coopérative, mais par ordre du P. C. pour s'en emparer.

Quand on regarde de près la composition de la fraction « communiste de gouvernement », on y voit surtout des employés du P. C. et de ses succursales.

Et ces malheureux commis, qui viennent voter par ordre, offrent un spectacle assez triste. Cela rappelle les troupeaux électoraux que conduisent certains régisseurs de campagne ou directeurs d'usines, dans les endroits où le curé et le patron dominent.

Que de fois les journaux socialistes ou indépendants ont protesté contre ces mœurs d'esclavage et de domestication introduites dans la liberté d'opinion pour la fausser !

Au Grouzet, contre Schneider : à Montceau-les-Mines, contre Chagot ; à Roubaix, contre Motte ; en Vendée, contre la préfecture, etc., des protestations vigoureuses se sont fait entendre contre les maquignons qui terrorisaient le bétail électoral. Et souvent, des élections ont été annulées, parce que l'ouvrier et le paysan avaient voté blanc par peur de perdre leur travail et le pain de la famille.

Quelle pénible analogie avec les mœurs du P. C. ! Dans un vote où le P. C. est intéressé, les employés de ce parti ne devraient pas voter. En justice, — bourgeoisie pourtant, — les parents et gens en service votent leurs témoignages peu appréciés.

Dimanche dernier, sur les soixante voix obtenues par la minorité, il y en a bien une vingtaine qui n'ont plus leur liberté de conscience, leur libre détermination, parce que ce sont des gens de maison — la maison gouvernementale de Moscou. Ils sont sous la coupe du Parti communiste et de ses filiales pour obtenir leurs moyens d'existence. Ces malheureux risquent de perdre leur emploi avantageux s'ils ne votent pas suivant les mots d'ordre de leur parti.

C'est cela, l'étite du prolétariat ? Alors donc, ce sont des arrivistes capables de tous les reniements pour conserver la sinécure. Quand on craint de retourner à l'exploitation capitaliste, on n'a plus le courage nécessaire pour être un révolutionnaire. Et c'est assez triste pour le mouvement ouvrier que des militants se transforment en profiteurs et en aventuriers.

Les « chefs » de la minorité ressemblent à ces malheureux sous-officiers qu'un étacé-major invisible et omnipotent sacrifie avec ce mot d'ordre : « Il faut tenir coûte que coûte ! »

Il y a six mois, à l'assemblée générale de la rue Cavé, à Levallois, le trio Henri-Bodin-Guillon avait été battu de façon significative. Dans leur soir de despotisme,

nos trois proconsuls avaient demandé la radiation du sous-gérant Baile, parce que ce dernier les avait traités de « nourrissons incapables ». Leur « autorité » était en jeu, qu'ils disaient. Ils avaient, comme Poincaré, posé la question de confiance. La majorité de l'assemblée décida de conserver en son sein le camarade qui était « inculpé d'outrages à supérieurs ».

Le trio n'a pas beaucoup de fierté. Il encaissa le soufflet de l'assemblée... et ne démissionna pas.

Ensuite, trois fois, à des assemblées successives du Cercle, le triumvirat fut mis en minorité sur la question de tendances qu'il avait lui-même mise en jeu sur le réabonnement aux journaux d'avant-garde. Ces trois nouvelles gifles ne le firent pas davantage démissionner. La dignité n'existe plus chez les politiciens.

A l'assemblée de la rue Duhesme, dimanche dernier, il furent encore battus deux fois par les sociétaires présents. C'est alors que les gérants et le personnel leur tournant le dos, ils essayèrent de se maintenir dans leurs sinécures en appelant à leur aide des huissiers et la police.

La classe ouvrière appréciera sévèrement ce procédé indigne de communistes. D'ailleurs, ce moyen bourgeois ne leur réussira pas, car hier soir, le Conseil, réuni rue de Flandre, a pris toutes dispositions utiles pour défendre la coopérative contre les politiciens et contre leurs complices de la bourgeoisie.

Un groupe de sociétaires.

**

Le conflit entre dans le domaine public. Après l'intervention des huissiers réclamée par les communistes de gouvernement, voici que les journaux bourgeois publient des notes quelque peu fantaisistes.

Hier, le *Journal* et la *Liberté* parlaient d'une querelle entre communistes et anarchistes. Pardon ! les anarchistes n'ont rien à voir en cette affaire.

Il s'agit tout simplement de coopérateurs révolutionnaires qui se défendent contre une secte politique.

Quel touchant accord entre l'« *Humanité* » et l'autre presse pour déplacer les responsabilités et enténérer les faits.

Nous enregistrons.

LEURS DIVIDENDES

BRULE VIF

Nantes, 18 avril. — Un grave accident s'est produit hier aux hauts fourneaux des usines de Trignac.

Un trou de coulée, d'un des hauts fourneaux se déboucha brusquement, laissant échapper un flot de métal en fusion. Un ouvrier, Emile Diriec, 20 ans, atrocement brûlé sur tout le corps, ne tarda pas à expirer. Son frère, qui se trouvait près de lui, reçut lui-même de graves brûlures aux deux jambes.

UN CULOT D'OBUS EXPLOSE ET TUE

Senlis, 18 avril. — Un terrible accident s'est produit dans un atelier de construction de machines agricoles à Barbary, près de Senlis. Avant l'essai d'une pièce pour entrer une barre de fer, un ouvrier prit un culot d'obus qui paraissait avoir été complètement vidé de poudre et le plaça dans un étai, puis un autre ouvrier posa sur l'étai la barre de fer rouge et un troisième donna dessus un coup de marteau. Soudain une explosion se produisit. Le culot d'obus venait d'éclater.

Trois ouvriers, sur sept qui travaillaient dans le bâtiment furent atteints. Alfred Fosse, 45 ans, fut tué net. Delpeuch, eut le bras gauche fortement atteint et dut être amputé. Un troisième ouvrier fut grièvement brûlé au visage, et se plaignit en outre de violentes douleurs internes.

Première sortie

Les Jeunes Anarchistes organisent pour le dimanche 20 avril, une

Grande balade champêtre à Lagny-Thorigny.

Prendre le train à la gare de l'Est, départ à 7 h. 13, 8 h. 35, etc. (Apporter ses provisions.)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 19 AVRIL 1924. — N° 13.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE VII

Vers minuit, il passa sous les fenêtres de l'Assemblée. Des rideaux rouges n'empêchaient pas les innombrables bougies d'éclaircir toute la place, encombrée d'équipages, et l'on entendait au loin les accords insolennement joyeux des valses de Strauss.

Le lendemain, à une heure, Litvinof entra chez les Osinine. Il ne trouva à la maison que le prince, qui lui annonça tout de suite qu'Irène avait mal à la tête, qu'elle était couchée et ne se leverait pas avant le soir, ajoutant que cette indisposition n'était pas d'ailleurs extraordinaire après un premier bal.

— C'est très naturel, vous savez, dans les jeunes filles, continua-t-il en français, à l'étonnement de Litvinof, qui remarqua en ce moment que le prince n'était pas en robe de chambre, selon son habitude, mais en redingote. Et comment, poursuivit Osinine, ne pas tomber malade, après les événements d'hier !

— Des événements ? balbutia Litvinof. — Oui, des événements, de vrais événements. Vous ne sauriez vous imaginer, Grégoire Mikhaïlovitch, quel succès elle a eu ! Toute la cour l'a remarquée. Le prince Alexandre Fedorovitch a dit que sa place

n'était pas ici, et qu'elle lui rappelait la comtesse de Devonshire, vous savez, la célèbre ? Le vieux comte Blasenkrampf a déclaré hautement qu'Irène était la reine du bal, et a exprimé le désir de lui être présenté ; à moi aussi il a été présenté, c'est-à-dire il m'a dit qu'il se souvenait de m'avoir vu hussard, et m'a demandé où je servais maintenant. Il est très amusant ce comte, et quel adorateur du beau sexe ! Que vous dirais-je ? on ne laissait pas même de repos à la princesse : Nathalie Nikitichna elle-même, s'est entretenue avec elle ; que voulez-vous de plus ? Irène a dansé avec tous les meilleurs cavaliers ; on m'en a tant amené que j'en ai perdu le compte. Imaginez-vous que tout le monde nous entourait : à la mazurka, ce n'est qu'elle qu'on choisissait ; un diplomate étranger, apprenant qu'elle était Moscovite, a dit à l'Empereur : « Sire, décidément, c'est Moscou qui est le centre de votre empire ! » Un autre diplomate ajouta : « C'est une vraie révolution, Sire !... révélation ou révolution... quelque chose dans ce genre. Oui, oui, vous assurez, c'était quelque chose d'extraordinaire. »

— Mais Irène Pavlovna, demanda Litvinof dont les pieds et les mains se glaçaient pendant ce discours du prince, s'est-elle amusée, paraissait-elle satisfaite ?

A quelques pas de la maison des Osinine, il vit un élégant coupé s'arrêter devant la grille du jardin. Un laquais en écarlate livrée, négligemment penché sur le siège, lui demanda où demeurait le prince Paul Vasilievitch Osinine. Litvinof regarda dans la voiture : elle était occupée par un homme d'environ cinquante ans, de complexion sanguine, à visage ridé et arrogant, avec un nez grec et des lèvres méchantes, enveloppé d'une pelisse de castor, ayant toutes les apparences d'un personnage occupant un poste élevé.

CHAPITRE VIII

Litvinof ne tint pas la promesse de repasser ; il lui sembla qu'il valait mieux ajourner sa visite.

En entrant, le lendemain vers midi, dans le salon qui lui était si connu, il y trouva que les deux petites, Victorine et Cléopâtre. Après les avoir embrassées, il leur demanda si Irène Pavlovna allait mieux, et si on pouvait la voir.

— Irénouchka est sortie avec maman, répondit Victorine, qui bien que zézayant, était la plus hardie.

— Comment ! elle est sortie ? répéta Litvinof, et il sentit quelque chose frémir lentement au fond de sa poitrine. Est-ce... est-ce que ce n'est pas l'heure où elle s'occupe de vous, où elle vous donne des leçons ?

— Irénouchka ne nous donnera plus de leçons, répondit Victorine.

— Elle ne nous en donnera plus, répéta après elle Cléopâtre.

— Et votre père, est-il à la maison ? demanda Litvinof.

— Papa n'est pas à la maison, et Irénouchka est malade ; toute la nuit elle a pleuré.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Bronze de Paris. — L'entraide avec laquelle les camarades mènent leur mouvement devrait bien faire comprendre aux patrons que malgré tout ce qu'ils peuvent tenter pour intimider les grévistes, ceux-ci répondront toujours par le maintien de leurs revendications.

Le geste de solidarité des camarades est une preuve de la confiance de tous les nôtres en la réussite du mouvement.

Peintres de Seine-et-Oise. — Les peintres de Chatou Bougival, Rueil, Le Vésinet et Saint-Germain sont en grève depuis le 13 avril. Prière de ne pas se diriger sur ces localités. Les camarades demandent à francs de l'heure et les huit heures.

Travailleurs forains. — Devant l'intransigeance de leur patronat, les travailleurs forains sont fermement décidés à ne pas reprendre le travail et ils décident de faire connaître à la population parisienne les conditions de travail qui leur sont faites par un patronat avare et impudent.

Ces exploitateurs de l'amusement public qui n'hésitent pas à augmenter le prix de leurs tours de manège (oh ! combien courts) quant la clientèle est nombreuse, prix qui montent de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 et souvent 1 franc ne consentent pas à porter le salaire de leurs ouvriers de 150 à 175 francs par semaine.

Les travailleurs forains sont des salariés qui ne sont pour ainsi dire jamais parmi leur famille, les heures de travail pour eux ne comptent pas, travailler 13, 14 et 16 heures est pour eux l'ordinaire, quand toutefois il ne faut pas passer la nuit.

Si les patrons forains ne cèdent pas aux légitimes revendications, nous nous chargeons de commencer l'épuration de chacun d'eux et de révéler leurs agissements à toute la population parisienne.

Cuir et peaux de Romans. — Les copains qui depuis un mois et demi étaient en grève et luttaient avec acharnement ont obtenu satisfaction. Ils ont repris le travail lundi avec une augmentation de salaire. Six autres maisons ont obtenu satisfaction.

La lutte continue contre le reste du bloc patronal et les gros manitous ne tarderont pas à rendre gorge devant la volonté des travailleurs.

La cavalerie qui avait essayé de maltraiter les grévistes et de briser ainsi le mouvement a dégringolé. Les patrons qui avaient tenu leur porte ouverte viennent de fermer.

Les grévistes attendent les résultats de l'entrevue avec les patrons. En attendant la lutte continue à outrance.

Les syndiqués par ordre

Il y a déjà un bout de temps que les militants clairvoyants se sont rendu compte du peu de valeur syndicaliste de certains Benj-Oni-Oui.

Les communistes orthodoxes officiels inféodés à Moscou ne sont pas, en général, au syndicat parce qu'il leur plait de faire du syndicalisme, c'est-à-dire de lutter contre le patronat.

Les négateurs du syndicalisme ne sont que des syndiqués par ordre. Le fait a été constaté en France fréquemment.

La même chose se passe en Allemagne. L'Humanité du 16, parlant du 9^e Congrès communiste allemand tenu à Francfort, annonce que la thèse suivante a été adoptée à l'unanimité :

« Aucun communiste n'a le droit de sortir du mouvement syndical sans l'autorisation de son parti. »

Ainsi, il faut l'autorisation d'un parti politique pour que l'ouvrier sache ce qu'il a à faire dans la question syndicale.

Si tous les partis ont les mêmes prétentions que celles énoncées ci-dessus, le syndicat sera agité par des courants multiples et opposés ; chaque parti extérieur étant concurrent de son voisin, le syndicat sera le champ clos des rivalités politiques.

L'esprit de « fécondation » est vraiment merveilleux. Il produit la lutte et la haine entre syndiqués, il conduit à l'impuissance syndicale.

Les échecs que la classe ouvrière vient de subir récemment ne sont-ils pas suffisants pour convaincre les pires sots et les plus aveugles que le syndicalisme doit répudier catégoriquement l'emprise politique et doit préparer sérieusement l'unité.

B. BROUTCHOUX.

Aux syndicats minoritaires

Les syndicats minoritaires de l'U. D. de la Seine, réunis pour examiner les questions à l'ordre du jour de l'assemblée générale des actionnaires de la Maison des Syndicats ;

Décident au sujet du règlement concernant l'octroi des salles, de demander l'adjonction suivante à la fin du paragraphe 1^{er} :

« Les Minorités syndicales ont droit à la jouissance gratuite des salles de la Maison des Syndicats, dans les mêmes conditions que les syndicats. »

« Ils demandent que les partis et sectes qui voudront obtenir la jouissance des salles soumettent à l'avance l'ordre du jour de leurs réunions au Bureau de l'U. D. En aucun cas, ils n'y pourront traiter de questions syndicales. »

Les Secrétaires : KOCH, MOINY.

Les paveurs et aides

La maison Plantiveau, de Boulogne, a daigné répondre à votre chambre syndicale, et comme il ne vous est plus possible de subir encore votre actuelle situation, vous savez ce qui vous reste à faire et quelle action est capable de ramener votre exploitation à de meilleurs sentiments ; les autres maisons ont bien accordé 0 fr. 50.

Tous à l'action !

Le Délégué.

LA RÉPRESSION PATRONALE

Dans les compteurs à gaz

Pour avoir voulu défendre leurs droits à l'existence et montré leur intransigeance à ne faire que huit heures, trois militants, dont deux délégués, ont été jetés impitoyablement sur le pavé, par la Compagnie des compteurs à Montrouge. Les exploités de l'atelier de ferblanterie ne se sont pas montrés capables de défendre leurs mandants.

Et pourtant il y a des syndicats et d'autres délégués. Qu'ont-ils fait ? Rien.

N'y a-t-il donc plus de conscience ouvrière ?

Les congédiés remercient les ankylosés de l'aide apportée par ces derniers à la direction dans son œuvre de répression.

Les heures sont tristes, et les grands chefs comprendront-ils que leurs divisions entre eux produisent une classe ouvrière veule et impuissante.

Raymond LARDIER.

DANS LES MÉTAUX DE LYON

Le Parti communiste pourrait bien changer ses roulements et ne pas nous servir toujours les mêmes clichés, qui sont vraiment trop usés, périmés, n'ayant même plus la valeur de la vieille ferraille destinée aux poubelles.

Pourquoi nous redire que le syndicat communiste des métaux de Lyon « dépasse » le millier d'adhérents, et que le vieux syndicat « syndicaliste » n'en a plus que 300 ?

Voilà déjà plusieurs fois que vous publiez un communiqué de ce genre, qui ressemble à l'annonce d'un commerçant qui enfle son chiffre d'affaires afin de vendre son fonds le plus cher possible. Avez-vous envie de céder votre entreprise de scission, ou bien faites-vous la publicité nécessaire pour toucher la prime moscovite ?

Il y a un baromètre plus certain que les colonnes du quotidien des masses pour savoir qui « représente » l'opinion des métallurgistes lyonnais. C'est le dernier Congrès des usines de Lyon tenu le 30 mars. Si nous avons bonne mémoire, les orthodoxes représentaient environ 10 à 12 % du prolétariat métallurgique. Et Lénine seul sait les multiples manœuvres employées pour décrocher des mandats ! Alors, votre régime pseudo-syndical de 1.000 soldats rouges, est-ce un fantôme qui disparaît à l'entrée des usines, et qui fait seulement de l'action les jours fériés ? Les orthodoxes du Rhône sont donc aussi farceurs que ceux de la Seine ? Le Guignol lyonnais est donc jaloux du Grillon parisien ?

Le syndicat moscovite, autonome et scissionniste qui se trouve au confluent du Rhône et de la Saône ressemble à cette pauvre grenouille de l'île de Javel qui voulait se faire aussi grosse qu'une vache de Russie... et qui fit éclater de rire, jusqu'aux esprits moroses qui trouvaient que la situation n'était pas brillante.

Ah, celui-là, il annonçait aussi, comme à Lyon, un sérieux « mouvement de masses » ! Avec des airs de dompteur outragé, il volait les plus viriles résolutions au nom de 10.000 camarades aussi conscients qu'organisés. Et, dernièrement, à une revue de troupes de cette usine, il y avait seulement une trentaine de volontaires, dont la plus grande partie se prononçait d'ailleurs pour l'organisation syndicale et contre le bluff électoral.

Le salut n'est pas dans la réclame de telle boutique, dans la démagogie impulsive, dans un cherabard ridicule. Le salut est en nous, dans l'usine, à Lyon comme à Paris et ailleurs. Organisons les Comités d'usine suivant le cadre syndical et en dehors de toute influence politique. Formez des combattants pour engager le combat, c'est bien plus efficace que d'engager le combat sans combattant.

Le « gone de la Guille ».

Chez les peintres

L'assemblée générale s'est tenue jeudi et nous pourrions annoncer une grande victoire chez les peintres comme les politico-syndicalistes l'ont fait lors de leurs trois voix de majorité. Nous nous contentons de signaler que le syndicalisme a triomphé par une bonne majorité, malgré l'obstruction systématique des politiques ; de nombreux camarades ont été éconcris des bassesses de ces derniers à l'égard des camarades Bouchonnet et Petit. Les camarades ont jugé de tels moyens.

Pour le remplacement des secrétaires, la majorité en faveur des syndicalistes s'affirma plus forte que jamais. Quelle gloire !

Sur l'autre question importante, l'adhésion au S. U. B. qui était présentée par le Conseil sous forme d'un vœu exprimé par l'initiative du camarade Rotier père, les politiques qui étaient, il y a six mois, les protagonistes de cette adhésion, s'y opposèrent et recueillirent... 8 voix en tout.

Il faut dire qu'il y a six mois il y avait un espoir de conquérir le Syndicat unique du bâtiment, tandis qu'aujourd'hui les politiques craignent de se y noyer !

L'AMEUBLEMENT PARISIEN

Mardi, démonstration

Mardi 22 avril 1924, tous les travailleurs de l'ameublement syndiqués et non syndiqués, feront le vide dans tous les ateliers pour venir entendre le compte rendu de la délégation, à 9 h. 30 du matin, à la grande salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Métro : Combat et Lancy.

Nos camarades, comprenant toute l'importance de cette grande réunion intercorporative, ne se contenteront pas seulement de désertir les ateliers mardi, mais ils viendront tous appuyer par leur présence les revendications soumises au patronat et

prendre toutes mesures que comportera la situation.

Que dans tous les ateliers cet appel soit entendu : Mardi, vidons les ateliers et que tous les travailleurs soient présents à la Grange-aux-Belles.

Il est bien entendu que les revendications posées concernent toutes les catégories de travailleurs : manœuvres, femmes, employés, petites mains, ouvriers, en un mot tous les salariés y sont compris.

Prière de faire circuler cette note dans toutes les fabriques.

La Commission du Congrès.

P.-S. — Ce soir, à 18 h. 30, réunion de la Commission au complet et des secrétaires des Syndicats de l'Ameublement, 2, rue Saint-Bernard.

Chez les Machinistes

Dans sa séance du 17 avril, le Conseil syndical adopte la déclaration suivante :

« Le Conseil syndical déclare, en ce qui concerne l'action syndicale à entreprendre, rester sur le terrain strictement corporatif, en mettant au premier plan les revendications immédiates de ses adhérents, au second plan, les luttes de tendances ; »

« La situation créée après la grève d'octobre n'ayant pas donné entière satisfaction sur l'augmentation des salaires, il entreprendra une campagne ardente pour faire élever les salaires de ses adhérents dans tous les établissements de spectacle de Paris, et classer par catégories ces différents établissements pour une répartition plus profitable au Syndicat des différents emplois qui le composent. Il demande à ses adhérents une collaboration étroite et sincère, un dévouement constant et désintéressé, et s'il voit ses espoirs couronnés de succès, il peut dire à l'avance que le mandat d'un an que vous lui avez confié aura un résultat avantageux pour le bien-être de tous. »

Le Syndicat met en garde ses adhérents contre les offres qui pourraient leur être faites pour le montage de la fête foraine du Trône. Nos camarades des travailleurs forains sont en grève pour une augmentation de salaires. Nous devons, par tous les moyens, faire triompher ces camarades dans leurs justes revendications, et le premier est de ne pas aller les remplacer dans leur travail. — Le Secrétaire : Raoul DURIN.

Nécrologie. — Notre camarade Félix Roche est décédé.

On se réunira à la maison mortuaire, 11, faubourg Saint-Martin, à 8 heures très précises, pour l'incinération au Père-Lachaise.

Dans la Marbrerie funéraire

Nous portons à la connaissance des ouvriers des cimetières la circulaire adressée aux entrepreneurs par la chambre syndicale patronale au sujet de la mise à l'index de la maison Fléchelle :

Paris le 12 avril 1924.

Mon cher confrère,

L'un de nos nôtres, M. Fléchelle étant en conflit avec le syndicat ouvrier (voir l'Humanité de ce jour), vous êtes prié de suspendre jusqu'à nouvel ordre tout embauchage. Nous vous demandons la solidarité. Recevez, monsieur et cher confrère, nos sincères et empreintes salutations.

Le Secrétaire : A. BUISSON.

Vous allez vite en besogne, monsieur Buisson, et vous vous exposez sans doute les durs déboires éprouvés par vous lorsque votre chantier fut vide pendant un mois et demi. Suspendre toute embauche, cela veut dire que les clients ont bien le temps d'attendre leurs commandes. Cependant ces derniers paient assez cher pour être servis en temps et lieu.

Vous agitez un écopantail à moineaux, mais cependant nous vous prévenons charitablement que si votre menace était mise à exécution et que nos camarades en soient les victimes, nous nous engageons à dévaler publiquement et par des chiffres irréfutables les scandaleux bénéfices réalisés par les mercantis de la mort.

Mais nous sommes bien tranquilles, votre bombe n'est chargée que de poudre de riz, du reste M. Fléchelle est revenu à de meilleurs sentiments. En accordant satisfaction, vous avez simplement démontré que les ouvriers doivent être unis plus fortement que jamais dans leurs organisations respectives, et pour cela nous vous en remercions sincèrement.

Le Secrétaire : BLOIS.

A LOS OBREROS ESPAÑOLES

Asamblea importante

Companeros,

La afuencia (cada vez mas numerosa) de obreros españoles, a las reuniones convocadas por el S.U.B. a raíz del conflicto que actualmente mantiene contra la burguesía de este país, nos ha probado que el amor a la liberación y nuestra energía revolucionaria, empezian a despertar, dándonos la esperanza, de que podremos colaborar con eficacia, en la batalla que el proletariado de París libra hoy contra un patronal egoísta y sin escrúpulos, que ha querido tomarlos como instrumento para vencer la resistencia del sindicalismo francés, y satisfacer así sus bajos petitos materialistas.

Nosotros sabemos probables, que en vez de un aliado encontraran en nosotros un peligroso adversario, decidido a combatir hasta el fin.

Concurrid numerosos a la reunion de propaganda y organizacion que tendra lugar el proximo domingo 20 de abril en la maison des Syndicats, avenue Mathurin-Moreau (métro Combat).

Un grupo de sindicatos de lengua española. S.U.B.

NOTA. — Companeros : Leed y propagad « Liberton ».

CONCERT-BAL de la Chaussure

Ce soir, à 20 h. 30 à la Bellevilloise, 23, rue Boyer

Concert : 2 fr. — Bal : 3 fr. — Concert-Bal : 4 fr.

Au patronat de l'Encadrement

Ces messieurs de l'Encadrement viennent d'élaborer un tarif horaire pour les ouvriers. On ne peut accepter que les patrons se paient si cyniquement la tête des malheureux qui les engraisent et leur procurent le moyen de vivre richement et qui doivent, eux, tirer la ficelle pour manger.

Sans leurs ouvriers, la majorité de ces exploitateurs ne seraient pas capables de vivre. Leurs grossiers procédés seront appréciés à leur juste valeur par les camarades du Syndicat des doreurs et parties similaires.

A titre d'indication, voici le tarif de famine qui est imposé aux ouvriers, à savoir :

3 fr. 75 pour le chef d'atelier ; 3 fr. 25 pour les ouvriers qualifiés (comme s'ils n'étaient pas tous !) ; 2 fr. 75 pour les petites mains.

Il faut faire remarquer aux adhérents de la Chambre patronale que ce tarif n'est pas appliqué par ceux qui l'ont élaboré. En effet, le président Boyron paie son premier ouvrier 4 fr. 25, plus 5 % sur les affaires qu'il prend, et il paie 3 fr. 85 son jeune ouvrier assembleur. Un autre, M. Adolphe, donne 200 francs par semaine à ses seconds ouvriers. Quant à ce que gagne le chef d'atelier, c'est un mystère, le patron n'ayant pas le courage de le payer devant le personnel.

Il faudrait que M. Boyron se rappelle ses débuts de petit employé. Il a eu la chance de réussir, et cela l'a coupé par son manque de scrupules. S'il a aujourd'hui la possibilité de faire payer deux fois la taxe de luxe à ses clients (cela de son propre aveu !), il ne paie pas son personnel de la même façon. Son exemple n'est pas à suivre par ses collègues qui pourraient, eux aussi, se trouver dans l'obligation d'aller à la recherche de leurs ouvriers renvoyés.

Il faudrait les voir essayer de subvenir à leurs besoins avec ces salaires ridicules. Ils sont tous bien gras, et il serait curieux de savoir ce qu'ils pourraient faire avec 150 francs par semaine.

Quoique je sois secrétaire du Syndicat des doreurs sur bois et parties similaires, ce syndicat n'est nullement engagé par ce petit article, auquel il est totalement étranger, et dont je prends seule l'entière responsabilité.

R. MAZURE.

AUX MILITANTS

Nous faisons tout notre possible pour que la tribune syndicaliste du Libérateur soit vivante, exacte, documentée.

Pour cela nous comptons sur le concours des militants de Paris, de la province et de l'étranger.

Toute la vie syndicale nous intéresse. Il faut nous faire connaître, le plus rapidement possible, les avis de réunions, les décisions, les revendications, les grèves, etc.

Communiqués syndicaux

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Bondy, Bourse du Travail, assemblée générale extraordinaire.

Réponse patronale : Décisions à prendre.

Terrassiers de Boulogne-Billancourt. — Réunion des camarades habitant la localité aujourd'hui, à 20 h. 30, 85, boulevard Jean-Jaurès.

Argenteuil : Maison du Peuple ; Blois : Salle de la Mairie ;

Saint-Denis : Bourse du Travail, 3, rue Suger ; Versailles, 5, rue Dangeau, Bourse du Travail.

Travailleurs de la Pierre. — La permanence sera fermée demain et lundi.

Union des Mécaniciens de la Seine. — Permanence de 16 heures à 19 heures, Bourse du Travail, 3^e étage, bureau 19, et tous les soirs, de 19 heures à 22 heures. S'adresser également tous les jours, de 9 heures à 12 heures, et de 14 heures à 18 heures, rue Lafayette, 211.

P.T.T. (Section départementale de la Seine). — Commission exécutive aujourd'hui, à 20 h. 30, salle des Commissions, 3^e étage.

Formation du Bureau et Congrès fédéral.

Fédération des Jeunes syndicalistes du Sud-Est. — Le deuxième Congrès fédéral aura lieu dimanche 20 avril, à Lyon, salle Ferrer, 133, rue Duguesclin.

D'importantes questions étant à l'ordre du jour, les délégués sont invités à être exacts. Le Congrès s'ouvrira à 9 heures du matin.

Minorité de la Voiture Aviation Maréchalier. — La Minorité est convoquée d'urgence dimanche, à 9 heures précises, 18, rue Camborne 159.

Tous les camarades révolutionnaires qui ont quitté le syndicat par dégoût des politiques sont spécialement invités à assister à cette réunion. A l'ordre du jour : le 1^{er} mai ; la Décision de la Commission du Congrès des usines.

Minorité des Boulangers. — Convocation reçue trop tard.

DANS LE S.U.B.

Le Conseil général n'ayant pu épuiser son ordre du jour dans sa séance de jeudi 17, a décidé de se réunir extraordinairement mardi, 22 avril, à 18 heures, spécialement, pour examiner la situation corporative.

De nombreux camarades étant lock-outés, et la décision patronale de suspension d'embauche n'étant pas levée, ceux qui travaillent auront à cœur de soutenir par leur effort pécuniaire les copains qui font de la poussière à cause de leur action dont tous profiteront.

SECTION LOCALE INTERCORPORATIVE DE LA GARENNE. — Contre l'impôt sur les salaires :

Tous les gens du Bâtiment, ainsi que les chômeurs, doivent se rendre ce matin, dès l'aube, devant la demeure du camarade Monteix, 4, avenue Etienne-Marcel, à La Garenne (Charlebourg), pour s'opposer à la vente de ses meubles pour refus de paiement de l'impôt inique. Tous, au rendez-vous ! A bas l'impôt inique !

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Aux Groupes du 2^e Secteur. — Ce soir, à 20 h. 30, au « Faisan-Doré », 23, boulevard de Belleville, réunion de tous les copains des groupes des 11^e, 12^e et 20^e arrondissements.

Les camarades des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e arrondissements voulant bien s'occuper de la propagande antilegislative sont, eux aussi, priés d'y assister.

Ordre du jour : Collage des affiches ; Achat de brochures.

Bureau antiparlementaire, 3^e Secteur (5^e, 6^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e arrondissements). — Réunion générale des camarades du Secteur, ce soir, à 20 h. 30, 6, rue Lanneau (métro Saint-Michel).

Les délégués des groupes sont priés d'être demain matin à la réunion du bureau, 6, rue Lanneau.

Groupe d'Etudes sociales de Rueil et Chatou. — Ce soir, à 20 h. 30, à la maison du Peuple, 15 bis, rue Giroux, réunion du Groupe et de tous les copains antivolontaires de la région.

Groupe d'Etudes sociales d'Issy-les-Moulineaux. — Aujourd'hui, à 20 h. 15, 26, rue André-Chénier.

Admissions : Projet de conférence. Les camarades ayant des suggestions à faire pour l'achat des livres sont priés de les apporter.

Groupe du Bourget-Drancy. — Réunion du Groupe aujourd'hui, à 20 h. 30, au lieu habituel.

Appel est fait à tous les antiparlementaires de la région et lecteurs du « Libérateur ».

Les groupes de Seine-et-Oise sont prévenus que le Groupe de Drancy se charge de coller les affiches à Blanc-Mesnil.

Province

Groupe de Béziers. — Rendez-vous demain, à 14 h. 30, sur les allées Paul-Riquet, point de départ de la promenade au « Bosquet », où se tiendra une réunion préparatoire pour l'organisation du Congrès régional, avec la présence probable des camarades délégués des Groupes de Cette, Montpellier, Narbonne. Vu l'importance de la réunion, nous comptons sur la présence des camarades, même en cas de mauvais temps, au lieu habituel, place des Allées.

Groupe d'Etudes sociales de Toulouse. — Réunion demain soir, à 21 heures, chez Ducloux, 13, rue Saint-Jérôme.

Dernières mesures à prendre pour la campagne antiparlementaire.

Présence urgente de tous les camarades.

Aux Brestois

Tous ceux et celles qui pensent que la politique est une des premières entraves de l'individu et que de tous les animaux la race la plus vile est sans conteste celle des politiciens, doivent se joindre aux camarades anarchistes et mener avec eux la lutte ardue et dénoncer sans pitié ceux qui vivent de la sueur, du sang, de la mort des travailleurs.

Allons, camarades, ne restons plus inactifs, indifférents, frappons sans pitié dans le tas de bandits, d'aventuriers, de gouvernants qui sèment par le monde l'épouvante et la mort.

P.-S. — Réunion ce soir, salle V. Pengani, Maison du Peuple.

Pour la campagne antiparlementaire

Dierbez, 5 fr. ; Croissy, 2 fr. ; Un Ancien Député, 5 fr. ; Etras, 2 fr. ; Reva, 2 fr. ; 50 Gabelou havrais, 5 fr. ; Molinier, 5 fr. ; Sardelli, liste 1049, 10 fr. ; Versé par le Cordonnier, 20 fr. ; Le Bellevillois, 5 fr. ; R. Martnez, 5 fr. ; Groupe libérateur de Levallois, 35 fr. ; Mousse, 4 fr. ; Marchand, Gennevilliers, 5 fr. ; Un Copain de Fontainebleau, 10 fr. ; Cassier, 2 fr. ; Bicot, 10 fr. ; Boudier, 5 fr. ; Merelli, 5 fr. ; Chenus Louis, 5 fr. ; Un Libérateur espagnol, 10 fr. ; En achetant, 10 fr. ; Gigé, 5 fr. ; Buck, 2 fr. ; Léon Vidal, 3 fr. ; Pelletier, 5 fr. ; Dominique et Durieux, 10 fr. ; Louis Gaston, 5 fr. ; Un Désabusé, 10 fr. ; Canonne, 5 fr. ; Vallé, à Caudry, 2 fr. ; De Vlaeminch, 5 fr. ; Cayrol, 5 fr. ; Thievion, 5 fr. ; Groupe de Béziers, 20 fr. ; Groupe libérateur du Havre, premier versement, 20 fr. ; Bonnaud, 1 fr. 50 ; Deux Thiemois, 6 fr.

Total de la présente liste : 280 fr. ; total à ce jour (3^e liste) : 673 fr. 40.

Communications diverses

Gruppo « Pietro-Gori ». — Sabato sera 19 (dicinove) corrente, alle ore 20.30, riunione al solito locale.

Si invitano i compagni delentori dei biglietti a non mancare.

Groupe de Libre-Discussion. — Rendez-vous demain, au Tapis-Vert (bois de Meudon), près de la fontaine Sainte-Marie. Avis aux amateurs de camping. Rendez-vous des cyclistes à la porte de Versailles.

Fédération espérantiste ouvrière. — Un cours d'espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnelet, Paris 20^e.

Joindre un timbre pour réponse. Envoi du Cours élémentaire contre 0 fr. 30.

Club du Faubourg. — « Pages rouges » devant l'opinion publique. Aujourd'hui après-midi, à 14 heures précises, Han Ryner montera à la tribune du Club du Faubourg, pour défendre le livre courageux : « Pages rouges » (l'Enfer des cuirassés ; les Dames de la mer Noire ; la Guerre et la Loi d'airain ; la Pensée libre et la Conspiration du silence). Accusé : Vigné d'Octon. La parole sera donnée aux partisans et aux adversaires de « Pages rouges ».

A la même séance, débat sur « Anatole France ».

PETITE CORRESPONDANCE

Prière aux Camarades de Rueil de demander un orateur au Comité d'initiative.

Delobel, à Drancy. — Suis libre le samedi 26 avril pour conférence sur « le Mensonge électoral ». Envoie-moi confirmation. — Loréal.

Le Meillour. — Lettre urgente pour toi, rue Louis-Blanc.

Berthe Thant prie Gustave Lemaury de passer chez elle et de rapporter le cahier de Paul Célton. Urgent.